

LA MEDIATRICE DE L'ENFER (extrait)
Roman fantastique

Thierry ROLLET

Éditions Dédicaces

Oh ! Cette nuit qui précéda l'arrivée tant espérée de Melinda à *la Morvandièrre* ! Le souvenir que j'en garde me hante à tel point que le relater par écrit n'a absolument rien de cette espèce d'exorcisme que je pouvais en espérer !

Tant pis. Il faut le raconter.

Je ne m'étais endormie qu'avec peine, même après avoir absorbé un cachet de décontractant. Quant à Fred, selon son habitude, il dormait comme un sonneur, vaincu par sa journée de travail. Je sentais que mon espoir et, malgré tout, l'angoisse qui en résultait m'avaient noué un gros paquet de nerfs dans le ventre. Cet irritant nœud gordien n'avait été tranché par le glaive du médicament que tard dans la nuit. Encore ne m'avait-il accordé qu'une sorte de demi-sommeil, véritable torpeur fiévreuse qui maintenait le signal d'alerte branché sur tous mes sens.

Est-ce l'ouïe ou ce sixième sens que je possède désormais, sans pouvoir le dénommer, qui me tira complètement de cette torpeur, puis du lit, de la chambre, de la maison enfin ?

Je l'ignore encore et toujours.

Fred ne s'était pas réveillé. Bruno et Nelly ne dormaient pas chez nous, ce soir-là, ayant décidé – Bruno surtout – de ne pas troubler la réception de la nouvelle venue, le lendemain matin. Mon mari et moi étions donc seuls mais je l'étais plus que lui : je n'avais même pas eu l'idée de le réveiller, alors qu'en dépit de sa fatigue, j'aurais dû le faire, tant pouvait paraître étrange et alarmant le bruit répété que je percevais et qui était la cause de mon lever et de ma sortie...

C'était un sanglot d'enfant, pitoyable et désespéré, semblant révéler à l'extérieur la présence d'une pauvre petite âme brisée.

Comment avais-je pu le percevoir, ce sanglot, alors qu'il venait du dehors et que cette fin d'août, plus fraîche que de coutume, nous avait incité à clore toutes les fenêtres de la *Morvandièrre* ?

Dehors, la plainte infantile continuait, semblant même augmenter d'intensité au fur et à mesure que je m'approchais de son lieu d'origine : le fond du jardin.

Marchant en chaussons dans l'herbe humide de la dernière ondée, simplement enveloppée d'une robe de chambre légère passée par-dessus ma chemise de nuit, j'avancais, comme hypnotisée ou presque, par le sanglot qui allait en s'accroissant.

Je m'attendais à trouver un(e) enfant en pleurs derrière l'un des arbres fruitiers. Était-ce ce mirabellier ? Ce noyer ? Ce noisetier ? Non, aucun d'eux ne servait d'abri à une pauvre petite silhouette recroquevillée sur un trop lourd chagrin, ainsi que le sanglot persistant me la faisait imaginer...

Et j'avancais toujours.

J'étais alors passée par la brèche de la haie, au fond de la propriété. Je le savais : plus loin ne s'étendait qu'un terrain herbeux débouchant sur une ancienne carrière, abandonnée depuis des années. Je m'étais même promis d'en interdire l'accès à Melinda car le terrain devenait alors dangereux, avec des éboulements possibles tout au bord.

Mais enfin, un enfant ne pouvait se tenir là ! Comment, pourquoi y serait-il parvenu ? Et en pleine nuit ?

C'est probablement ce sursaut de révolte qui déclencha l'affreuse conclusion de cette étrange quête nocturne. En tous cas, je n'ai pas d'autre explication, si tant est que l'on puisse expliquer, c'est-à-dire donner un sens précis à *ce hideux grincement ou croassement*, qui vrilla cette nuit assombrie de lourds nuages comme s'il tranchait à vif dans ses formes ténébreuses... !!!

Remplaçant en une fraction de seconde le sanglot enfantin, ce rire – *car c'en était pourtant un !* – me statufia avant de me faire fuir vers la maison.

Encore m'y poursuivit-il avec ses discordantes inflexions, conspuant mes bonnes intentions comme s'il voulait m'en faire sentir la dérision, puis les piétiner, les souiller avec les horribles intentions qu'on devinait rien qu'en l'entendant !



Je n'en racontai rien à mon mari – pourquoi l'aurais-je fait ? Je n'avais nulle envie de l'entendre me parler de cauchemar, de stress, d'hallucinations ou de quoi que ce fût de comparable. Je me sentais tout à fait persuadée de la réalité de ce que j'avais entendu sans rien voir. Ce sanglot soudain mué en rire démoniaque me blessait encore jusque dans l'âme et même l'arrivée de Melinda ne put dissiper cette affreuse blessure intérieure.

Huit jours plus tôt, nous avons reçu une fiche signalétique, sorte de passeport administratif qui tenait lieu de première présentation : Melinda Paluzzi, née le 31 août 1999 à Nevers. Suivaient l'indication du décès de ses parents, sa scolarité – normale, semblait-il, jusqu'à cet « accident » – et ses caractéristiques physiques, qui auraient pu être celles de n'importe qu'elle gamine de cet âge : cheveux châtain clair, yeux pers, taille et poids – plutôt fluette pour ses 12 ans – ainsi que des numéros et adresses d'urgence en cas de problème, etc.

Elle entra, escortée de Madame Claraud :

– Bonjour, Fred, bonjour, Annelise. Voici Melinda. J'espère que vous vous entendrez bien, tous les trois.

Tout en débitant ces platitudes, elle semblait sincèrement heureuse de nous amener l'objet de nos souhaits les plus chers, sachant à quel point nous espérions un tel moment.

On n'eût pu en dire autant de Melinda. Sa mise la faisait ressembler à une jeune paumée : sweat qui avait été bleu clair, mais constellé de taches diverses, et jean effrangé, élimé, troué aux genoux. Portant un sac fourre-tout quoique peu rempli, elle considérait son nouvel univers d'un œil morne, comme si le fait de changer de lieu d'habitation ne l'intéressait que très moyennement. Elle n'avait même pas eu un regard pour ses parents d'accueil. Il me fallut l'interpeller à deux reprises pour capter enfin son attention :

– Bonjour, Melinda, bienvenue chez nous, dis-je, devant Fred qui prononçait la même formule. Tu sais comment je m'appelle : Annelise Mansuy ou Lizzie, si tu veux bien. Et voici mon mari : Frédéric...

– ... tu peux m'appeler Fred, acheva-t-il.

Nous avons préféré n'être que tous les deux, afin de ne pas l'effaroucher par de trop nombreux visages inconnus. Mais elle ne semblait ni intimidée ni farouche : absente, obstinément absente.

– Bonjour, Melinda, répétais-je pour la troisième fois.

– Bonjour, Madame, fit-elle d'une voix sans timbre.

– Non, non, pas Madame. Annelise ou Lizzie, si tu veux.

– Bonjour, Lizzie, fit-elle.

– Et voici Fred, présentais-je de nouveau.

– Bonjour, Fred.

Et tout cela sans la moindre émotion. On eût obtenu le même résultat en faisant parler un répondeur téléphonique !

Madame Claraud s'était retirée assez rapidement, sur de vagues recommandations qu'en vérité, elle nous avait déjà faites : elle-même, en dépit de son expérience, semblait alors déroutée par l'attitude générale de Melinda.

Lorsque je la menai dans la chambre que nous lui avions réservée, juste à côté de la nôtre, à l'unique étage de la *Morvandièrre*, elle ne manifesta qu'un vague remerciement. Ouvrant d'un geste brusque la fermeture éclair de son sac, elle en vida le contenu sur le lit, puis secoua le bagage pour s'assurer qu'il ne contenait vraiment plus rien. Elle me regarda ensuite fixement. Voulait-elle me signifier ainsi qu'elle acceptait que je fouille ses affaires ? Ce que je fis sans hésiter. Voulait-elle en surplus que je m'apitoie sur son dénuement ? Elle y réussit : les deux jeans, les six sweats et tee-shirts, les sous-vêtements et chaussettes réduits à l'état de loques, les affaires de toilettes crasseuses m'inspirèrent une réplique sans doute attendue mais qui ne lui causa, semblait-il, pas de véritable joie :

- Dès demain, nous irons jusqu'à Nevers pour te nipper un peu plus convenablement.
- Oui, Madame.
- Non, pas Madame : Lizzie.
- Oui, Lizzie.

Melinda avait été très perturbée à un âge qui correspond à la puberté. Telle était sans doute la raison de son apathie. Objet d'un intérêt purement administratif, elle-même ne s'intéressait à rien ni à personne. Fred et moi avions craint d'avoir affaire à une enfant révoltée ou caractérielle mais l'âme de Melinda semblait prostrée. Il allait falloir l'éduquer dans le sens inverse de nos craintes, ce qui nous parut à priori plus facile, plus évident pour nos personnalités : en fait, nous craignons autant Melinda qu'elle aurait pu nous craindre... !

Nous ignorions que son esprit avait déjà pris possession des nôtres.
Du mien en particulier...

**Lisez la suite dans *la Médiatrice de l'Enfer*
À commander sur ce site**

ou

sur le site des éditions Dédicaces : <http://www.dedicaces.ca/catalogue-index.html>